



ORSTOM :

LE PARCOURS INITIATIQUE

Jacques CHARMES

Une année s'était déjà écoulée depuis le printemps 1968 durant lequel tout étudiant parisien s'était un temps laissé griser par l'aventure, le danger des barricades et l'odeur âcre des gaz lacrymogènes.

Je suivais les cours de DES en Sciences Économiques à la faculté du Panthéon. Le Professeur Émile James continuait imperturbablement à enseigner l'histoire de la monnaie en robe et hermine car, disait-il, il avait eu beaucoup de mal à les obtenir, contrairement à beaucoup d'autres attributs qui suivirent. C'est à l'occasion d'un de ses cours que mon attention fut attirée par une affiche bleu vert : l'Orstom recrutait ! Comme nous nous trouvions au-dessus de la bibliothèque dans la salle du Centre d'Études du Développement de la Faculté, que dirigeait alors le Professeur Gaston Leduc, je décidai d'attendre un prochain cours de celui-ci pour m'informer.

Il s'avéra qu'il ne pouvait m'en dire plus et je n'eus d'autre recours qu'à m'imprégner de celle-ci. Au-dessous du sigle que l'institution déclinait alors (et encore sans complexe), une liste de spécialités aux consonances scientifiques et ésotériques — comme aujourd'hui — faisait rêver le jeune lecteur plus qu'elle ne le décourageait. Il fallait cependant avoir le courage et l'opiniâtreté d'aller jusqu'au bout pour découvrir que, dans le lot, un économiste était requis.

Je notai donc l'adresse sur un coin de mon classeur et, quelques jours plus tard, je me rendis au 24 rue Bayard : un immeuble vieillot mais présentant bien. La trace d'une ancienne plaque — la tradition orale prétend que c'était celle d'un hôtel de passe de la Gestapo — était apparente sous le cuivre brique depuis bien longtemps à ce qu'il semblait, de l'Orstom. De sa précédente fonction supposée, l'immeuble avait gardé une porte d'entrée tournante désuète. A l'extrémité d'un couloir, on apercevait alors une porte vitrée ; glissant le regard à gauche, on tombait sur l'ascenseur en grillage, avec porte en fer forgé et battants en bois bruyants, où des générations de jeunes chercheurs craignirent de tomber nez à nez avec le Directeur Général. Afin de s'éviter une si fâcheuse posture, ils préféraient

utiliser le monte-charge du couloir attenant de sorte que seuls les chercheurs anciens ou les jeunes ignorants utilisaient le premier, à moins que l'on ne fût en période de mission du Directeur Général. Poursuivant le tour d'horizon, un comptoir accrochait l'œil, derrière lequel un cerbère à mine patibulaire, semblait tout droit sorti du film « Portier de nuit » comme si le personnage, habillé d'une sorte d'uniforme bleu et peut-être même d'une casquette, était resté en fonction après le changement de destination de l'immeuble.

Je m'approchai du comptoir et m'adressai timidement à lui afin d'expliquer le motif de ma visite : ayant lu l'affiche et ayant connaissance des recrutements envisagés, je souhaitais obtenir plus de renseignements sur les postes ouverts et faire acte de candidature.

Ç'aurait pu être comme une incongruité. Il me toisa du regard et tendit le bras et l'index gauche en direction de la petite porte vitrée, par delà l'ascenseur.

Je m'y dirigeai. Sur la droite, une antique vitrine, plutôt poussiéreuse, abritait quelques ouvrages aux titres aussi ésotériques et peu engageants que l'étaient ceux de l'affiche. Continuant mon chemin, j'atteignis la porte, frappai et, sans attendre une réponse qui ne venait pas, j'ouvris pour découvrir ce qui paraissait être une bibliothèque, sans lecteur et vide. Dans mon dos, me parvint une voix demandant ce que je désirais. Me retournant, j'aperçus une dame aux cheveux blancs et d'un âge respectable, assise à son bureau dans le recoin que formait la pièce, rétrécie pour laisser passer le couloir d'accès à la bibliothèque.

Lui ayant exposé le but de ma visite, je fus invité à m'asseoir. La dame m'interrogea sur ma formation, mes antécédents, mes motivations. Sans me faire prier, je lui vendis mon boniment. A cette époque là, on ne vous apprenait pas à confectionner un CV, ni à vous présenter devant un employeur, le marché du travail n'avait pas encore commencé à se tendre. Après m'avoir attentivement écouté, la dame me déclara que n'ayant pas encore de travaux consistants, je n'avais aucune chance.

Je venais de faire connaissance avec Mademoiselle Duclos, qui régnait sur la bibliothèque et s'était investie du rôle d'éconduire les blancs-becs que lui envoyait le portier, probablement de mèche avec elle.

Racontant cette histoire à Guy Pontié bien des années plus tard, celui-ci m'apprit que la demoiselle était coutumière du fait : un jour qu'il consultait un ouvrage à la bibliothèque, il fut le témoin d'une semblable scène et, voyant le blanc-bec repartir tout penaud, douché qu'il était par les avis de la bibliothécaire, il lui avait emboîté le pas et, le tirant par le revers de la manche, lui avait dit : « Pour les recrutements, voyez Mademoiselle Cohen au 3e étage ! »

Ce jour-là, Pontié n'était pas là, je venais de rater mon entrée à l'Orstom et repartais Gros-Jean comme devant. Qui sait ? Me serais-je présenté et aurais-je été admis au concours cette année-là, peut-être serais-je parti pour Abidjan ou pour Dakar ? Peut-être aurais-je été titularisé à l'issue de mon stage ? Autant de fils inconcevables qui se seraient mis en travers du chemin que je devais finalement suivre et qui, comme disent les Musulmans, était écrit.

J'étais quelque peu dépité. Au cours de l'année écoulée, j'avais découvert l'anthropologie économique et la nouvelle école française, grâce à la lecture de l'article fondateur que Claude Meillassoux avait publié en 1960 dans les « Cahiers d'Études Africaines », intitulé : « Essai d'interprétation du phénomène économique dans les sociétés d'autosubsistance ». Dans la foulée, j'avais dévoré l'article de G. Gosselin sur l'anthropologie du travail rural et avais commencé à dépouiller la vaste littérature sur le mode de production asiatique. En chemin, j'avais rencontré quelques écrits d'Orstomiens et une vocation était née.

Assez forte pour que je décide de m'accrocher plutôt que de chercher un emploi qui n'aurait désormais pu être que profondément ennuyeux. Je m'inscris donc au cycle de Formation à la Recherche en Afrique Noire (la FRAN) à l'École Pratique des Hautes Études. Par bonheur, les élèves Orstom de 1ère année (ceux qui avaient donc réussi à passer l'épreuve de la bibliothèque ou qui l'avaient shuntée) suivaient ce cycle de formation. Je me retrouvai en compagnie

de quelques frais Orstomiens (parmi lesquels Jean-Claude Barbier), et quelques autres, plus âgés mais tout aussi frais, qui officiaient de l'autre côté de la chaire et nous donnaient envie de nous frotter au terrain. A ma grande honte, je ne me souviens plus de leurs noms, sauf qu'ils étaient des émules de Gérard Althabe. Je me souviens en revanche de Claudine Vidal qui n'en finissait pas de régler ses comptes avec Jean-Jacques Maquet à propos de la féodalité de la vache au Rwanda, de J.-P. Gilg qui nous initiait à la photo-interprétation.

J'avais bien entendu raconté mes déboires aux Orstomiens de rencontre qui m'indiquèrent le chemin à suivre et me conseillèrent de prendre rendez-vous avec Claude Robineau et Jean-Louis Boutillier pour me présenter et discuter des programmes de recherche en économie. Le premier me parut compréhensif et attentif, le second goguenard et d'un humour au vitriol.

Le cycle de la FRAN devait se terminer par un stage à Vieille Brioude où nous logeâmes chez Marc Vernieres, le géographe, dans la demeure même où il devait perdre la vie quelques années plus tard, dans l'effondrement de sa cave.

Nous nous retrouvâmes ainsi à dresser les parcellaires et à lever les terroirs de la campagne auvergnate, à mesurer les rendements et les productions, à interroger les paysans du cru sur leurs coutumes ancestrales, en compagnie de quelques étudiants africains dont la présence suscitait encore la curiosité dans ces petits villages isolés. C'était toujours avec étonnement et dans l'hilarité que l'on surprenait ces vieux paysans rusés à retourner leurs questions aux interrogateurs venus d'un autre continent.

L'idée était bonne et l'expérience passionnante. Quelques années plus tard, le CNRS devait lancer un programme d'anthropologie du monde rural français, réalisé par des Africains. Les résultats en furent inégaux, mais certains remarquables.

Puis vint le concours. J'étais allé retirer le dossier chez Mademoiselle Cohen et le lui avais rapporté dare-dare, sans lui poser trop de questions ayant été amplement renseigné par ailleurs. Je suppose que cette relative discrétion n'avait pas dû lui plaire, comme elle brûlait sans doute de jouer le numéro que m'avait déjà présenté Mademoiselle Duclos.

Un beau jour, convoqué, je me retrouvai devant un jury impressionnant — bien que la pièce où il officiait eut été rien moins que d'apparat, et tint plutôt du bric-à-brac.

Je ne me rappelle que de la question finale : « Êtes-vous prêt à rester isolé plusieurs mois dans un petit village coupé du reste du monde par la saison des pluies ? » Il fallait bien entendu répondre oui, je le fis avec conviction. Aujourd'hui, où je me trouve de l'autre côté du bureau, et que je pose à mon tour la question beaucoup moins terrifiante : « Êtes-vous prêt à être affecté pour des séjours de longue durée à l'étranger ? », je m' imagine ces jeunes chercheurs dans des appartements (tout confort ... ou miteux de la capitale) et je ne peux m'empêcher de penser que leur réponse affirmative est convenue !

Arrêtons-là, car je risque d'être pris pour un ancien combattant.

Admis au concours et ayant suivi le cycle de la FRAN l'année précédente, j'étais apte au départ immédiat et, qui plus est, sur le terrain de mon choix, Madagascar, que j'avais déjà commencé à étudier à travers les écrits de mes futurs collègues.

Auparavant, j'avais dû signer un engagement de 10 ans, prenant effet après ma titularisation éventuelle, ce qui n'était pas rien puisque cela représentait 14 ans, et cela m'avait quelque peu inquiété.

J'avais également rendu visite à Madame Derocle, l'assistante sociale qui, elle aussi, avait un penchant pour l'entretien approfondi de ses interlocuteurs de passage. Apprenant que mon thème de recherche à Madagascar portait sur « les opérations d'intervention en milieu rural », elle s'était mise à discuter de choses militaires jusqu'à ce que je lui précise qu'il s'agissait d'opérations de développement rural !

Le 1er janvier 1971, j'étais à pied d'œuvre après un départ qu'avait contribué à précipiter Mademoiselle Cohen : celle-ci, qui se plaisait à terroriser les jeunes recrues avait trouvé que je mettais de la mauvaise volonté à exécuter prestement l'ordre de route que j'avais reçu vers le 10 décembre.

Laconique et tout militaire dans sa rédaction succincte et sèche, l'ordre de route était un papier pelure dont l'intéressé recevait une copie carbone bleutée qui venait sans doute en dernière position dans la hiérarchie des destinataires tant elle était difficilement lisible. Dans un article unique et sans appel, « le Directeur Général décide : M. J. Charmes, élève de 1ère année est affecté au Centre Orstom de Tananarive. Il rejoindra son poste par la voie aérienne et dans les meilleurs délais ». Manifestement les meilleurs délais eussent été une ou deux semaines. Ayant réussi à traîner jusqu'au 31 décembre, cela nous valut à Nicole et à moi-même d'embarquer sur un vol Air France - long courrier pratiquement vide, le nombre de voyageurs étant forcément limité un premier janvier. Devant une si faible affluence, et la compagnie ne connaissant pas alors les affres dans lesquels elle se débat aujourd'hui, le commandant de bord nous annonça qu'il offrait le champagne à ses passagers. Lorsque vint l'heure du repas et que l'hôtesse nous demanda si nous désirions continuer au champagne, Nicole n'hésita pas un seul instant, cependant que, déjà économe de la première paye que je venais de toucher, je décidai de prendre une bière qu'il me fallut payer en fin de compte, alors que le champagne était offert.

Le voyage nous parut une éternité. La nuit fût ponctuée par un orage au dessus du Kilimandjaro. Au matin, l'île rouge resplendit sous l'aile de l'avion. Un géographe n'a-t-il pas écrit « Madagascar a la couleur de la brique, elle en a aussi la fertilité ! ». Ce qui me frappa en effet, en comparaison de la France que nous avions quittée quelques heures plus tôt, ce fût l'absence de mise en valeur ; les terres semblaient incultes, inhabitées, parsemées de « lavaka », ces creusements dus à une érosion intense. A ce sous-peuplement apparent succéda le surpeuplement des quartiers populaires de la capitale. Alain Bernard, venu nous attendre malgré la date peu propice de notre arrivée, tint à nous faire traverser les quartiers de la digue et Isotry, mais la pauvreté ne me frappa guère, tant elle paraissait uniforme. Cette première impression resta longtemps en moi, renforcée même par la vie que nous allions connaître dans un petit village des Hauts Plateaux.

Un mois passa. Nous avons pris nos quartiers dans un studio de la Pergola, surplombant magnifiquement le lac Anosy et, à l'horizon, les rizières de la plaine de Tananarive. Je me rendais tous les matins à Tsimbazaza où je partageais un bureau avec Emmanuel Fauroux, dans le bâtiment des Sciences Humaines, au dessus du musée ethnographique et de l'Académie Malgache.

J'avais commencé à lire Deschamps, Boiteau, Grandidier et cela aurait pu durer longtemps encore, si Alain Bernard et Gérard Althabe qui me tenaient lieu de parrains n'avaient jugé qu'il devenaient grand temps de faire le grand plongeon initiatique. Chargé d'un « bilan des opérations d'intervention en milieu rural », je devais étudier les effets de l'opération productivité-riz et mise en valeur des collines dans la province de Tananarive. Pour cela, et comme la plupart des chercheurs en sciences humaines de ma génération, je me devais de faire une étude de village. Vu de Paris et des bancs de l'université, c'est une aventure qui semble exaltante, mais lorsque vient le moment de faire le saut, tel un parachutiste débutant, une bonne claque dans le dos n'est pas de trop. S'y étant mis à deux, ce fût une vraie bourrade ! En moins d'une semaine, nous déterminâmes le village idéal où l'opération de vulgarisation rizicole avait réussi, mais commençait, par un effet-retour difficilement explicable, à connaître des revers. Antanimasaka fût choisi, petit bourg de 300 âmes et curieusement chef-lieu de commune, situé en bordure de la falaise qui marque la rupture entre les hauts plateaux et la Côte Est, entre les lacs de Mantasoa et Tsiazompaniry, à quelque 3 heures de piste au delà du goudron, au delà des fours à briques et des fonderies de Laborde. La piste était en outre parsemée de nombreuses fourches malignement disposées, sans aucun signe de reconnaissance, comme pour mieux égarer le voyageur. Le chauffeur et la Land-Rover de l'Orstom qui nous y conduisirent ce matin de février ne manquèrent pas de s'y fourvoyer.

Nous arrivâmes sur le coup de midi. En voyant arriver la voiture sur la piste longeant les rizières à flanc de coteau, les enfants s'enfuyaient en lançant des cris d'orfraie et voyant cela, je ne pouvais m'empêcher de me remémorer la réputation qu'avaient les Blancs d'être des vampires, voleurs de cœurs et suceurs de sang (« mpaka fo » et « mpaka ra »). Il fallut plusieurs jours avant que les enfants ne cessent de s'enfuir à notre vue.

Le chauffeur reparti, il ne nous resta plus qu'à emménager dans la maison qu'un habitant du village avait accepté de nous louer par l'intermédiaire du maire. Elle ressemblait à toutes les autres maisons du village, avec un air un peu plus cossu car l'étage était entouré d'une varangue à laquelle permettait d'accéder l'escalier extérieur.

Nous avions apporté avec nous un sac de riz car le village connaissait la soudure, mais nous devions faire le reste de nos provisions de bouche sur place. Il y avait bien une épicerie qui n'ouvrait qu'une demi-journée par semaine. Lorsque nous nous y rendîmes pour acheter de l'huile et du sucre, le commerçant ne voulut pas se départir de sa bouteille et de son sac qui représentaient tout son stock. Il ne consentit qu'à nous en vendre quelques cuillerées. Pour la viande, nous étions moins limités si ce n'est par la difficulté de sa conservation. Un boucher venait abattre un bœuf tous les 15 jours, qu'il vendait ensuite sur place, au détail. Nous en achetions modérément et découpons le morceau en fines et étroites lamelles que nous mettions à sécher au soleil sur la varangue. Un chien du voisinage venait ainsi passer ses journées en dessous de ce trésor suspendu, attendant qu'un souffle d'air ou une grosse mouche en déséquilibrait une ou deux. Les œufs posaient aussi un délicat problème de conservation. Aussi les alignions-nous en file de façon à consommer les plus anciens, de sorte que nous perdîmes rapidement le goût de l'œuf frais.

Pour l'eau, nous nous approvisionnions à la rivière avec un jerrican. Nous en vidions le contenu dans une bassine où nous avions déposé le filtre en terre. Lorsque, après une pluie, l'eau était devenue aussi rouge que la terre, le filtre s'encrassait en moins de 5 minutes et il fallait le nettoyer avec une égale fréquence.

Si ces problèmes d'intendance nous occupaient un certain temps, il ne fallait pas pour autant en oublier la raison de notre présence au village dont le moins que l'on puisse dire est qu'elle apparaissait bien mystérieuse pour la plupart des habitants.

Frais émoulu de l'université, résolument décapé par les chercheurs de terrain qui enseignaient à la FRAN, je débarquais avec l'idée de privilégier le qualitatif, le non directif et le participatif. Mon souhait et ma stratégie consistaient en une immersion dans la vie villageoise, une participation aux travaux des champs et une collecte occasionnelle et opportuniste de l'information. Le choc des réalités me détourna vite de cette belle construction intellectuelle. Si les enfants ne fuyaient plus devant nous, les adultes ne semblaient pas comprendre le sens de nos discours sur le développement, le progrès et la paysannerie qui en posséderait les clés de déclenchement. Ils en étaient toujours à se demander ce qu'étaient venus faire ces deux Blancs chez eux, envoyés par le « fanjakana » de Tananarive (l'administration, en tant que forme de domination totalement extérieure à la paysannerie). Ils se rassurèrent, et leurs regards rassérénés me rassurèrent à mon tour, lorsque je commençai à leur « administrer » (c'est ainsi que l'on dit) un questionnaire élaboré en toute hâte où je tâchai de mêler habilement des questions sur les familles, les rizières, les migrations à la ville et l'opération de vulgarisation rizicole. Même si ces questions pouvaient leur paraître indiscretes, elles étaient concrètes, compréhensibles et les rassurèrent sur mon statut, mon rôle, ce que j'étais venu faire. Et par la même occasion, je leur proposais de travailler avec eux sur les collines et dans les rizières pour mieux comprendre leur vie et leurs difficultés.

Les paysans malgaches, comme tous les paysans du monde, sont madrés. Pendant que j'étais occupé à visiter les familles pour leur poser mes questions, il n'était pas normal que Nicole reste oisive et, par la voix de l'instituteur, on vint lui demander d'enseigner à l'école.

Antanimasaka, on l'a dit, était un chef-lieu de commune, mais le bourg n'avait obtenu cette promotion qu'à l'issue d'une sourde et longue lutte politique avec le village d'Ambohitrândriamanitra qui fût longtemps la seule commune du canton. Lorsque la scission fût prononcée, Antanimasaka n'obtint pas pour autant qu'y fût installée une école primaire publique et dut se contenter d'une école catholique. Celle-ci était installée juste en face de notre maison et nous pouvions assister tous les matins à la mise en rang des turbulents élèves.

Depuis plusieurs années, Antanimasaka vivait un drame : aucun élève n'avait été reçu au Certificat d'Études Primaires. Les villageois avaient imaginé que l'arrivée des deux Blancs que nous étions pouvait être une bonne aubaine. C'est ainsi qu'ils réussirent à nous mettre au travail : moi dans les rizières, et Nicole à l'école.

En ce temps-là à Madagascar, le CEP était un examen qui se passait en français : inutile de dire qu'au village personne n'en connaissait un traître mot, si ce n'est l'instituteur et sa fille aînée qui parvenaient à lire quelques phrases. Devant un auditoire médusé et le plus souvent distrait par les plis de sa jupe ou la couleur de son corsage, Nicole « administra » les chapitres des livres qui étaient au programme. Lectures : le métro parisien, l'aéroport d'Orly, la moisson du blé en Beauce. Géographie : la France est le plus beau pays du monde, c'est un isthme... Je ne sais plus si les Gaulois étaient au programme d'histoire, mais l'instituteur refusa obstinément que nous y changions quoi que ce soit et que nous recherchions des ouvrages plus appropriés. Les jours passaient ainsi sans qu'aucun progrès tangible soit enregistré si ce n'est celui de notre insertion dans le village. Quelques élèves venaient s'aventurer chez nous, emportant crayons, papier collant et autres petits matériels. Un jour que nous nous rendions dans un village de la vallée voisine, nous trouvâmes inscrit à la craie sur le sentier de latérite « ici notre cahier » : j'ai glosé au moins sur une ou deux pages de mon journal de terrain, à propos de cette inscription frappée au coin du bon sens ! A la fin de l'année, personne ne fut reçu au CEP mais les parents, résignés depuis longtemps, ne nous en voulurent pas. S'ils avaient eu quelque espoir, ils étaient restés réalistes.

Cependant la saison avançait et je quittai les « tanety » (collines) pour les rizières. Sur les collines, j'avais durement bêché les champs de manioc et de légumes divers, j'y avais gagné de nombreuses ampoules et des courbatures, mais aussi une certaine satisfaction. Vint le temps de la moisson. Armé d'un couteau recourbé, nous attaquions les touffes de riz que nous posions délicatement sur le chaume avant leur mise en gerbe à l'aide de quelques brins de paille. Parfois les rizières étaient encore inondées et c'est avec de la boue jusqu'à mi-cuisse que nous devons faire la coupe. Mais ce qui fut assurément le plus dur, ce fut le battage. Frapper un tronc d'arbre avec la gerbe pour en faire tomber les grains, frapper, frapper encore car il ne s'agissait pas qu'il restât un seul grain. Le même geste inlassablement répété tétanisait mes bras et deux heures à ce rythme me mettait KO pour le reste de la journée. Dans d'autres familles, on utilisait aussi le fléau, mais le travail était aussi éreintant.

Les travaux et les jours se succédaient, nous passions des rizières aux collines, puis à nouveau aux rizières. Nous connaissions maintenant toutes les familles que nous avions visitées. La maison la plus cossue était sans conteste celle du maire, représentant le parti du pouvoir (le PSD) : il y avait chez lui des meubles, un harmonium, et même une ampoule électrique au plafond alors que nulle électricité ne venait l'alimenter. C'est le premier souvenir que j'ai de l'ostentation dont je devais faire un concept analytique de la théorie de la transition que j'ai développée ultérieurement. Je me souviens de l'intérieur de la chaumière de deux vieilles femmes qui ne possédaient guère que les nattes sur lesquelles elles dormaient : lorsque nous leur rendîmes visite, le soir tombait et elles préparaient le repas ; la marmite bouillait sur le feu de charbon de bois et, comme nulle cheminée ne permettait l'évacuation de la fumée, l'odeur âcre prenait les narines, les yeux et la bouche alors que nous étions assis sur des tabourets inconfortables qu'elles étaient allées emprunter chez les voisins. Il était rare que nous repartions sans un poulet ou des œufs qui venaient prolonger un alignement déjà important dans notre cuisine.

Puis nous fûmes invités à partager des repas à l'occasion de fêtes ou d'événements mémorables. Je me souviens du premier où nous nous retrouvâmes en face d'une montagne de riz rouge sur notre assiette, avec pour toute sauce un filet de graisse fondue. Au prix d'un effort surhumain, je parvins à terminer. À peine avais-je reposé la cuillère qu'une nouvelle platassée m'était donnée : c'est alors que j'intégrai l'une des règles de la politesse malgache : ne pas terminer son assiette.

Puis, après les moissons, vint le temps des « famadihana », fêtes de retournement des morts, rassemblant des centaines de personnes, accompagnées d'hécatombes de bœufs et de cochons livrés à l'appétit des hôtes. Nous visitions les tombeaux, on nous indiquait la place des ancêtres, les cadavres enveloppés dans des nattes étaient sortis du tombeau, on les enveloppait de nouveaux linceuls et ils restaient des heures à l'air libre avant de réintégrer leurs emplacements, après que la fête ait eu lieu autour d'eux, et que les chanteurs et danseurs de « hira gasy » aient enchanté la foule.

Tous les dimanches, il y avait aussi l'office religieux au cours duquel des quêtes sous forme d'enchères étaient organisées pour venir en aide aux victimes de la famine en Éthiopie, pour acheter une automobile à Monsieur le curé, pour assurer la réfection ou la construction d'une école... Les notables se devaient de mettre plus que les autres, et moi je devais mettre plus que les notables. C'était en tout cas un excellent observatoire de la hiérarchie sociale officielle puisque le montant des dons était annoncé haut et fort et qu'un murmure approbateur accompagnait la montée des enchères. Mon père m'expliqua un jour qu'au fin fond de l'Auvergne, du temps de sa jeunesse, de telles pratiques n'étaient pas rares.

Ainsi nos journées étaient-elles bien remplies, rythmées par les travaux et les visites, et les bruits routiniers de la vie villageoise, le chant des coqs, le bruit sourd de l'« angady » (bêche malgache) attaquant le sol lourd des « tanety », le sifflet du maître d'école calmant puis libérant les cris des enfants, le bruit du riz retombant sur le plateau des vanneuses le soir, juste avant la préparation des repas...

Mille et une histoires Outre-Mer

Cinq mois s'écoulèrent, ponctués par de courts retours à Tananarive où nous nous repaissions du spectacle de la société de consommation, devantures des magasins, rayons des supermarchés, cinémas où l'on voyait souvent les films en tranches, l'opérateur ayant mélangé les bobines...

Cinq mois qui nous marquèrent définitivement, mais aussi différemment, Nicole et moi, cinq mois qui nous acheminèrent vers une autre aventure plus inquiétante (cf. « Coup d'état à Tana »).